

OBSERVATIONS prononcées à la suite de la communication de M. Michel Drancourt
(séance du lundi 27 mai 2002)

Roland DRAGO : C'est sans doute la première fois dans cette enceinte au cours de cette année que nous est donnée une explication véritable et profonde du développement durable. D'aucuns voudraient laisser croire que le développement durable est une notion nouvelle. Or, vous nous avez montré qu'il n'en est rien, car tous ceux qui sont amenés à créer placent d'emblée leur création dans une perspective d'avenir. Les pharaons, lorsqu'ils firent ériger les pyramides, pensaient à l'évidence qu'elles dureraient ; le fait qu'elles existent encore aujourd'hui en témoigne. La leçon que nous devons tirer de votre communication est que le développement durable fait en quelque sorte partie de la nature des choses et, à cet égard, vous nous avez beaucoup appris.

*
* *

Gérald ANTOINE : Certes, votre propos est roboratif, car il est fondamentalement optimiste. Au début, vous avez évoqué le thème du feu. Permettez au grammairien que je suis de signaler que notre confrère Jean Starobinski a consacré, il y a deux ans, un volume magnifique à « Construction – destruction », car enfin, le feu est à la fois la flamme qui éclaire et la flamme qui consume. Tout votre propos pourrait s'organiser autour de cela. Pardon cependant si j'apporte aussi un élément d'ombre. Vous avez en effet dit qu'il y avait un problème, à savoir ce que vous avez appelé le délai de l'innovation, et même, de façon plus sévère, les lenteurs de la mise en œuvre des moyens de maîtriser les progrès qui risquent d'aller trop loin. Ce la m'a rappelé à la communication que fit l'an dernier ici l'ambassadeur Felix Rohatyn sur l'état de la France vue des Etats-Unis ; il nous expliqua que les Français avaient mille qualités, mais pas toujours celle de l'innovation qu'il faudrait. A cela, notre confrère Raymond Barre répondit que les Français possédaient le sens de l'innovation, mais qu'ils étaient lents. D'où ma question : comment peut-on expliquer que les Français soient particulièrement lents dans leur manière de réagir aux dangers que présente toute innovation ? Comment se fait-il du reste que les administrations, qui devraient être des entreprises comme les autres, soient encore plus lentes que les autres à réagir et à trouver les moyens de maîtriser les dangers qu'offre toute nouveauté ? .

*
* *

Jacques DUPÂQUIER : J'ai, en dépit du fait que j'approuve très largement ce que vous avez dit, trois observations à présenter.

1/ Je voudrais prendre la défense de Malthus trop souvent diabolisé. C'est abusivement que l'on a tiré de la pensée de Malthus la théorie du malthusianisme. Homme de son époque, Malthus a réagi aux propos de Godwin et de Condorcet qui croyaient au progrès infini. Il a soutenu que, dans cette hypothèse, la population tendrait à augmenter en progression géométrique, les subsistances ne pouvant connaître au mieux qu'une progression arithmétique. L'erreur de Malthus n'est pas de ne pas avoir prévu la révolution industrielle, car personne au XVIII^e siècle n'avait prévu ce que serait le XIX^e. Son erreur est de n'avoir pas saisi que la croissance démographique est un stimulant, particulièrement pour l'évolution agraire. La croissance de la population n'est donc pas indépendante de celle des subsistances.

2/ Vous parlez de l'invention du feu comme première révolution industrielle, mais autant que l'on sache, elle n'a guère eu d'effet sur la population. La grande révolution a été celle du néolithique qui a permis de passer d'une économie fondée sur la chasse et la cueillette à une économie fondée sur la culture et l'élevage. Au paléolithique la population mondiale n'a pu dépasser 5 millions, dont environ 50 000 pour l'ensemble du territoire français. Avec la révolution néolithique, on passe à 250 millions en trois ou quatre millénaires. La population a, relativement, crû davantage à l'époque néolithique qu'à l'époque de la révolution industrielle.

3/ Le développement ne peut en aucun cas se poursuivre indéfiniment. C'est une règle générale : toute croissance commence de façon exponentielle jusqu'à ce que les résistances soient telles que la courbe se transforme en une courbe logistique.

Les limites du développement ont été longtemps techniques. C'est la croissance de la population qui a permis de les franchir, mais nous approchons maintenant, sur certains points, des limites de la planète. Je passe sur les pollutions, que de futurs progrès techniques pourraient sans doute maîtriser, mais il y a un hic : l'effet de serre est un phénomène avéré qui pourrait opposer une limite absolue au progrès. De même la démographie pourrait agir comme un frein puissant. De 6 milliards d'hommes, nous allons passer à huit et plafonner sans doute à neuf, mais sans autorégulation. Cette augmentation est très inégale : les continents qui croissent le plus vite démographiquement sont ceux qui sont à la traîne économiquement et, inversement, les populations européennes sont engagées dans une sorte de spirale implosive où les générations ne sont pas remplacées. Comment parviendra-t-on à éviter la crise qui se profile ?

*

* *

Jacques de LAROSIERE : 1/ J'observe que les progrès technologiques et notamment ceux de la présente révolution informatique se manifestent aussi bien en Europe qu'aux Etats-Unis. Mais dans ce dernier pays, les gains de productivité sont beaucoup plus élevés qu'ils ne le sont en Europe. On considère que la croissance potentielle, à moyen terme, de l'économie américaine, se situe autour de 3,5 %, voire un peu plus, alors que le taux est plutôt de 2 à 2,5% en Europe. Cette différence pose bien le problème de l'impact des modes d'utilisation sur le progrès industriel. Si l'on avait en France une conception un peu plus dynamique et flexible du marché de l'emploi, on se rapprocherait des taux américains de croissance potentielle et on diminuerait le chômage.

2/ Mon deuxième point est un point d'histoire. Vous avez fait référence aux canons en évoquant la révolution industrielle. Cela m'amène à attirer l'attention sur le fait que les méthodes de standardisation ou normalisation industrielle, que l'on a souvent cru être nées aux Etats-Unis au XIX^e siècle, en particulier pour la fabrication des fusils avec des pièces interchangeables, sont en fait apparues en France. C'est dans le domaine de l'artillerie qu'un génial inventeur du nom de Jean-Baptiste de Gribeauval découvrit en 1765 les vertus de l'interchangeabilité des pièces détachées. Appliquée au canon, l'interchangeabilité permit de procéder rapidement et efficacement à des réparations en campagne. Cette méthode a constitué une véritable révolution industrielle ; elle a entraîné la fabrication de machines-outils dispersées dans les différents ateliers d'armement et la vérification des cotes imposées aux fabricants. Le Massachusetts Institute of Technology a rendu hommage récemment à Gribeauval dans une étude consacrée à la normalisation industrielle au siècle des Lumières.

*

* *

Jean BAECHLER : Au risque de caricaturer votre communication, je pourrais la résumer par une seule proposition : les problèmes économiques qui se posent à l'espèce humaine ou que l'espèce humaine se pose connaissent toujours des solutions techniques. Cette affirmation, à laquelle j'adhère pleinement, laisse de côté, me semble-t-il, deux autres questions importantes que je formulerai ainsi : 1/ Excluez-vous la possibilité que les coûts écologiques de solutions techniques à des problèmes économiques dépassent les avantages de la solution proposée ? 2/ Si l'on prend au pied de la lettre votre affirmation que tout problème économique a une solution technique, on doit en conclure logiquement que le développement peut se poursuivre à l'infini. Mais cela oblige à introduire un concept contraire, à savoir celui d'état stationnaire. Peut-on concevoir un état stationnaire définitif ? La réponse se trouve dans votre exposé : l'état stationnaire définitif serait atteint si les techniques étaient épuisées. On peut imaginer que ce serait le cas si les sciences parvenaient à leur cours final, à savoir la transparence du réel dans la conscience humaine. Mais il y aurait aussi la possibilité d'un état stationnaire provisoire. Vous y avez fait allusion dans votre dernière phrase en notant que les solutions aux problèmes économiques n'ont pas, jusqu'à aujourd'hui, été que techniques, mais également organisationnelles, par quoi il faut entendre aussi « politiques ». On peut dès lors concevoir une politique planétaire à régime idéocratique qui bloquerait l'introduction de nouvelles solutions techniques aux problèmes économiques. En d'autres termes, votre thèse est démontrée historiquement, mais elle ne permet aucune projection vers l'avenir si vous ne répondez pas préalablement aux deux questions que je vous soumets.

*
* *

Alain PLANTEY : Il ressort à la fois de la communication que la technique exige une organisation permanente qui la stabilise et lui permette de progresser ; elle ajoute que l'immatériel entraîne la civilisation vers l'internationalisation du progrès. Cela pose le problème de l'Etat. Tant que l'Etat est présent, on peut concevoir qu'il encadre les techniques, au fur et à mesure de leur développement. Mais à partir du moment où l'on est dans l'immatériel et dans l'international, le pouvoir d'Etat trouve sa limite. L'absence de discipline et de morale qui règne souvent dans l'internationalité se traduit notamment par la délinquance et l'inhumanité. On comprend ainsi que certaines cultures se dressent contre cette façon de pratiquer le progrès « durable ». Que peut-on envisager pour répondre à ce défi ?

*
* *

Yvon GATTAZ : Dans son livre *Histoire des entreprises de l'Antiquité à nos jours*, véritable ouvrage de référence pour les entrepreneurs, Michel Drancourt a montré que le progrès industriel a procédé par bonds et non de façon tranquillement linéaire. La machine à vapeur, l'électricité, les microprocesseurs constituent des innovations en *stop and go* engendrant des difficultés croissantes que nous n'arrivons pas à lisser. On a longtemps cru que le gigantisme permettrait d'en venir à bout. Très récemment, on s'est aperçu que le gigantisme n'est pas synonyme de sécurité : les économies d'échelle sont souvent des économies d'échec et la taille critique est souvent critiquable. La naïveté des créateurs non-conformistes est de penser que leur innovation sera éternelle. J'arrive à ma question : un historien peut-il être un prévisionniste ? Les innovations, qui s'accroissent, connaîtront-elles toutes un développement durable ou bien ne seront-elles pas pour certaines que des technologies de transition avant une découverte majeure ? Enfin,

ces découvertes majeures seront-elles conciliables avec les facteurs humains et environnementaux du développement durable ?

*
* *

Emmanuel LE ROY LADURIE : On a parlé d'états stationnaires. La France en a connu deux : l'un de 1320 à 1720, à 20 millions d'habitants, l'autre de 1870 à 1940, à 40 millions. Est-ce que l'on pourrait remettre ça ?

*
* *

Pierre GEORGE : Le problème qui me préoccupe est celui de la durée. Il y a en effet une espèce de diachronie entre l'héritage des équipements, des moyens de production et l'accélération des formes d'utilisation de ces moyens qui rapidement les dépasse et les fait apparaître comme périmés en créant une inquiétude à l'égard de l'avenir immédiat. L'historien est surpris par l'évolution accélérée des techniques et de la problématique des productions. Le géographe l'est du fait qu'il le dépositaire d'un héritage déjà périmé dont on ne sait comment il pourra un jour être actualisé.

*
* *

Pierre CHAUNU : J'approuve pleinement la merveilleuse synthèse que vous nous avez présentée. Je ne voudrais donc pas sembler m'opposer à ce qui a été dit, mais je dois préciser qu'il n'y a pas d'alternative au progrès. C'est soit la croissance, soit la décroissance. L'état stationnaire général m'est quelque chose d'inconnu. Nous ne passerons pas à un état stationnaire, mais plutôt à une décroissance. Je suis frappé par le fait que les phénomènes gigantesques, qui se sont produits sous nos yeux et que nous n'avons aucune raison d'ignorer, car nous pouvons disposer de toute l'information nécessaire, ne sont quasiment pas pris en compte. Il n'y a plus d'opposition entre tiers monde et non-tiers monde. En ce qui concerne la croissance démographique, le tiers monde nous a rattrapés, du moins en prospective. L'espèce humaine ne remplace plus les générations. Le seul continent où l'explosion démographique persiste est l'Afrique, mais le sida en limite considérablement les effets. Le moteur de toute croissance est en fait la reproduction de cerveaux éduqués. A l'heure actuelle, ce sont précisément les cerveaux éduqués qui vont commencer à manquer. Encore faudrait-il que l'on en prenne conscience.

*
* *

Marcel BOITEUX : Lorsqu'on veut s'inspirer du passé pour imaginer ce que pourrait être dans l'avenir un développement durable, il faut, me semble-t-il, tenir compte d'une mutation importante de nos limites. Dans le passé, le progrès technique a permis au monde occidental d'élargir son environnement pour résoudre ses problèmes sans se heurter durablement à des limites géographiques. On commence aujourd'hui à rencontrer les limites de notre globe, sans que la

colonisation de la lune ou des planètes puisse, avant longtemps en tout cas, tenir le rôle que la colonisation des continents a joué dans le passé pour l'Occident en développement. N'y a-t-il pas là un phénomène important pour ceux qui réfléchissent à l'avenir ?

*

* *

Réponse :

A Roland Drago : Il est vrai qu'il y a une approche optimiste lucide de l'avenir qui est celle de notre société occidentale. Il m'intéresserait de voir comment cette approche va être transposée dans des sociétés qui se développent actuellement, celles du Sud-est asiatique par exemple. On voit par ailleurs que les Japonais ont l'air de s'installer dans une forme de développement stationnaire ; ils se placent dans une position de rentiers, dont les comptes ne sont du reste pas toujours très clairs.

A Gérard Antoine : Vous avez dit très justement qu'il n'y a pas toujours réponse immédiate de l'organisation aux possibilités ouvertes par les techniques. Permettez-moi de rappeler qu'avec Louis Armand, qui a siégé ici, j'ai publié en 1961 *Playdoyer pour l'avenir*. On y trouve cette formule : « Le progrès technique n'est viable que quand il est inscrit dans une organisation durable. » Vous avez dit par ailleurs que les Français sont lents. Je ne sais comment répondre à cette affirmation, mais je suis néanmoins frappé par le fait qu'il existe deux réalités selon que l'on prend le point de vue des entreprises ou le point de vue général. Je suis en train de terminer un dossier sur l'évolution des entreprises françaises depuis vingt ans. C'est extraordinaire ! Ainsi la Lyonnaise des Eaux, devenue Suez, avait 17% de son activité à l'extérieur de la France en 1980 ; elle en est à 72% aujourd'hui. Il en va de même pour la plupart des entreprises du CAC 40. On ne peut donc nier une puissante évolution. D'un autre côté, on ne saurait nier non plus qu'un certain nombre de structures évoluent de façon très lente. Je constate notamment que l'on décentralise abondamment, mais que les ministères centraux continuent à employer autant de fonctionnaires qu'auparavant.

A Jacques Dupâquier : M. Marcel Boiteux m'est témoin que, dans une première version, j'avais consacré à Malthus trois pages pour rappeler ce que vous avez dit. Il n'en reste pas moins qu'il y a, comme toujours, ce que disent les gens et ce que l'on en retient : Malthus a été assimilé au malthusianisme. Je suis bien évidemment d'accord sur l'importance du passage à l'agriculture au néolithique, mais vous admettez aussi que le feu représente un moyen en ce qui concerne l'énergie. Vous dites que nous approchons des limites de croissance de la planète. Je rajouterai qu'en matière de démographie, il nous faudra prendre en compte le vieillissement de la population. La moyenne d'âge va croître considérablement, mais avec des disparités et donc des déséquilibres. L'Espagne va être en Europe le pays le plus vieux dans moins de 15 ans. La Chine va connaître une hausse dramatique de l'âge moyen d'ici peu. En revanche, au Proche-Orient, une telle évolution n'est pas encore imminente. Nous n'en avons donc pas fini des réflexions sur la démographie, ni surtout des habitudes de travail qu'il faudra mettre en place dans une société vieillissante.

A Jacques de Larosière : Non seulement Gribbeauval avait inventé le travail « parcellisé », si l'on peut dire, mais Elie Vidney ?????, qui a été le premier à faire des fusils à la chaîne aux Etats-Unis, avait probablement été inspiré par un travail lancé à Saint-Etienne par Blanc et que Napoléon I, qui n'aimait visiblement pas bousculer les habitudes techniques, avait interdit. En ce qui concerne les gains de productivité aux Etats-Unis, c'est vrai ; des techniques existent, mais leur mise en œuvre dépend de la flexibilité des structures.

A Jean Baechler : Le problème essentiel est évidemment les limites du développement. Il faut remarquer qu'il n'est pas évident que le développement doive se poursuivre tel que nous l'avons connu. Il y a des ruptures. Il y a des modes de vie qui peuvent changer. Avec une population vieillissante, il y aura sans doute des adaptations techniques spécifiques. Je reste en outre persuadé que des pays qui adoptent nos techniques sont loin d'adopter toutes nos méthodes.

Un mot sur l'état stationnaire : cette notion n'est pas nouvelle. Stuart Mill en était un partisan convaincu et, dès le début de l'ère industrielle, il y eut des économistes pour en défendre l'idée. Mais il est certain que lorsque l'on rentre dans un processus d'évolution technique, la notion d'état stationnaire disparaît parce qu'il y a toujours des gens qui veulent aller plus avant.

A Alain Plantey : Comment maîtriser cette évolution ? Il me semble que l'on dit exagérément du mal de l'ONU ou de la Banque Mondiale. On critique les grands sommets internationaux. Pourtant, force est de constater que depuis Stockholm, les entreprises font très attention à l'effet de serre. Des orientations mondiales se dessinent, souvent sous la pression d'ONG turbulentes et excessives dans leur action. On ne peut ignorer l'importance des réglementations qui se mettent en place. Par exemple, pour ce qui est de l'incinération des ordures ménagères, les décisions ne se prennent pas au Ministère de l'Industrie, mais à Bruxelles.

A Yvon Gattaz : Nous revenons à la nécessité de la mise en place de structures organisationnelles efficaces. La force des entreprises est de pouvoir réagir rapidement et, que cela plaise ou non à M. George W. Bush, les entreprises américaines font attention à l'effet de serre. Aux Etats-Unis, la pollution due à l'effet de serre est sensiblement moins importante que les autres types de pollution. L'Europe est particulièrement sensible à l'effet de serre à cause des Allemands, marqués par Wagner, la forêt, l'amour de l'air pur, sans doute par rejet du lignite qui a empoisonné si longtemps l'atmosphère – et que l'Allemagne continue bizarrement de subventionner.

A Emmanuel Le Roy Ladurie : Je crois que l'évolution dans le monde se fera avec bon nombre d'états stationnaires. Le Japon nous en fournit actuellement un exemple.

A Pierre George : En vous écoutant, je pensais au problème urbain. Allons-nous vers un type de société où le type de développement urbain massif que nous connaissons sera modifié ? Les écologistes ne le souhaitent pas, car ils sont des militants des tours. Actuellement, en Europe, chaque année, l'équivalent de 1000 terrains de football est bétonné et urbanisé.

A Pierre Chaunu : Je crois avoir répondu en partie à votre intervention. Je rajouterai seulement que dans les entreprises, en économie, on est en train de mettre plus de long terme dans la réflexion. De plus en plus souvent, les entreprises sont obligées de s'adapter au court terme, mais d'avoir des vues de long terme.

A Marcel Boiteux : On sent certes les limites de la planète, mais les limites seront celles que nous nous voudrions bien accepter. Le progrès n'est en effet pas seulement celui de la quantité, mais également celui de la qualité. La recherche du développement durable n'est rien d'autre que la recherche permanente de la qualité et, comme disait de Jouvenel, « des efforts en vue de civiliser la civilisation ».